

— Vous vous rendez chez le *senor* don Juan de Dios Suarez ? demanda don Estevan à son nouvel ami.

— Directement ; répondit don Luis, vous savez que sa maison est une des dernières de Presidio, de ce côté-ci du Pueblo.

— Je le sais, répondit le jeune homme, comptez-vous y rester tard ?

— J'y souperai et j'y passerai probablement la nuit ; il y a une chambre réservée pour moi.

— C'est vrai, vous êtes déjà presque de la famille.

— Cependant, si vous avez besoin de moi, je serai prêt à votre premier appel.

— Merçi, mais je ne le crois pas ; dans tous les cas, vous me verrez demain matin.

— Je vous attendrai.

— C'est convenu, maintenant séparons-nous, notre chemin n'est pas le même ; moi j'oblique à gauche.

— Alors, bonne nuit et à demain.

— Bonne nuit, frère.

— Bonne nuit, caballero, dit le spahis, n'oubliez pas Sidi Muley.

— A demain, mon brave camarade.

— A demain, *senor* ; à te revoir Diamant ! mon gros toutou.

Les trois cavaliers se séparèrent alors.

Quelques minutes plus tard don Luis Perez mettait pied à terre devant la porte de don Juan de Dios Suarez, qui s'ouvrait presque aussitôt devant lui.

Huit heures du soir sonnaient à l'horloge de l'église du Presidio.

V

Le Presidio del Norte, fondé par les Espagnols, à l'époque où ils étaient maîtres du Mexique et que leur domination s'étendait jusqu'au Rio Sabina sur les frontières de la Louisiane, est aujourd'hui bien dechu de son ancienne splendeur, cependant, depuis la perte du Texas et que les empiètements successifs du gouvernement envahisseur des États-Unis ont fait reculer les frontières du Mexique jusqu'au Rio Grand del Norte, le Presidio del Norte, a repris une certaine importance ; son commerce s'est accru, et un mouvement de transit assez considérable s'y opère.

Ainsi que le dit son nom, le Presidio del Norte, n'était dans l'origine qu'un lieu de détention pour les malfaiteurs et les forçats condamnés aux galères par les tribunaux de la Nouvelle-Espagne, en même temps qu'un comptoir de traite pour trafiquer avec les Indiens nomades ou « bravos ».

Cette ville, dont la population ne dépasse pas deux mille cinq cents habitants, la garnison non comprise, a été assez solidement fortifiée, pour défendre le passage du fleuve, sur la rive duquel, en face même de la ville, les Américains du Nord ont construit dans un but évident d'intimidation, une forteresse nommée fort Leton.

La population très mêlée offre un aspect des plus singuliers ; toutes les nationalités y sont représentées, toutes les langues parlées à la fois ; en somme, beaucoup d'aventuriers y viennent pêcher en eau trouble, comme dans la plupart des villes frontières de ces régions dans lesquelles règnent une inourie et une liberté de mœurs incroyables, mêlées aux pratiques les plus absurdes et les plus superstitieuses d'un catholicisme essentiellement païen.

La garnison s'élevait à sept ou huit cents soldats indisoi-

plinés et d'une moralité plus qu'équivoque, est pour beaucoup dans la dégradation morale de cette malheureuse population ; quant à la justice, elle n'existe que de nom, et comme partout au Mexique elle s'exerce de la façon la plus arbitraire, selon le plus ou moins de fortune des pauvres diables contraints de comparaître devant elle.

Les fortunes se font et se défont avec une rapidité extrême à Presidio del Norte ; tel n'a pas un sou le soir, en s'éveillant jette l'or à pleines mains et sans compter ; cela provient de la foule de métiers interlopes qui s'exercent dans l'ombre, des transactions honteuses qui s'accomplissent en secret, et surtout de la contrebande avec les États-Unis.

Cette contrebande a pris depuis quelques années des proportions formidables et s'exerce sur une immense échelle sur toute l'étendue de la frontière avec les États-Unis ; à l'époque de l'occupation du Mexique, par l'armée française, des fortunes colossales se sont faites en moins de deux ou trois mois à Presidio del Norte, par la contrebande avec les États-Unis ; aujourd'hui cet honorable métier est plus florissant que jamais ; le gouvernement le sait, mais il est impuissant à arrêter le mal, car ses agents et ses employés sont les premiers à s'entendre et à traiter à l'amiable avec les contrebandiers.

Si nous nous avisions d'affirmer que don Juan de Dios Suarez ne faisait pas de contrebande, on ne nous croirait pas, et on aurait raison ; il ne l'aurait pas voulu qu'il y aurait été obligé ; il faut hurler avec les loups, dit un vieux proverbe, et, ma foi, le digne Ranchero hurlait d'une voix magnifique et avec un entrain remarquable ; le fait est que le plus clair de ses bénéfices, et ils étaient énormes, car le Ranchero était un des plus riches négociants de Presidio del Norte, venait de la contrebande, et il n'en était pas plus fier pour cela ; tous ses amis et connaissances faisaient comme lui ; seulement par un accord tacite, le mot un peu trop cru de contrebande n'était jamais prononcé par ces dignes négociants qui en vivaient. C'était tout simplement le secret de Polichinelle.

Il faut bien élever ses enfants, et, grâce à Dieu, le Seigneur avait béni le mariage de don Juan de Dios Suarez : il avait neuf enfants, huit garçons honorablement établis, à Paso del Norte et autres lieux circonvoisins, dans les mêmes conditions que leur père et dont les affaires prospéraient à miracle, et une fille âgée de dix-sept ans, qu'il se proposait de marier, on lui donnant une riche dot, à don Luis Perez, l'opulent Platero, c'est-à-dire joaillier de Urès.

Dona Mercedès, nous avons dit, avait dix-sept ans, elle était belle à ravir, jamais plus adorable vierge n'avait été rêvée par Raphaël ou le Titien, seulement elle était brune ; c'était le type complet des admirables femmes andalouses, de Séville et de Puerto Santa Maria : petite, mignonne, le corsage rond et bien rempli sans corset, la taille fine, souple, élégante, la démarche pleine de grâce, de désinvolture et de ce « Salero » que seules possèdent les Andalouses, le front un peu bas, les yeux grands, rêveurs encore, mais parfois langant de voluptueux effluves ; âme pure, candide et ignorante du mal ; elle avait pour son fiancé, un amour chaste, profond, dévoué, et cachait, sous des dehors presque enfantins, une grande force de caractère et cette volonté ferme qui font les femmes honnêtes et les mères de familles irréprochables.

Mercedès et Luis s'aimaient depuis longtemps déjà, sans se le dire, lorsque le jeune homme se résolut à demander la main de la jeune fille à elle-même ; celle-ci, heureuse de cet aveu qu'elle espérait, répondit sans fausse prudence et conduisit elle-même don